

Brèves littéraires

Brèves

Le cri

Danielle Trussart

Number 70, Spring 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6653ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Trussart, D. (2005). Le cri. *Brèves littéraires*, (70), 30–36.

DANIELLE TRUSSART

Le cri

Première mention

Prix Brèves littéraires - prose

Je m'étais habituée à avoir une mère. Je n'avais connu que cette situation-là jusqu'à ce que la mienne prenne le large, l'an dernier. Son visage était devenu squelettique et elle avait conservé, dans la mort, cette expression tourmentée, la bouche ouverte en forme de O, lançant à la face du monde une plainte inaudible et infinie. Elle aurait pu servir de modèle au peintre Munch pour son fameux tableau intitulé *Le cri*. C'est ainsi que je l'ai vue, pour la dernière fois.

Toujours est-il que ma vie me semblait beaucoup trop simple sans mère. Alors, après une période de deuil raisonnable, je me suis présentée au centre d'accueil en tant qu'orpheline désirant adopter une petite vieille. J'ai pris rendez-vous avec la responsable qui qualifia ma requête d'inhabituelle.

— Vous aimeriez pas mieux animer les bingos ? On manque toujours de monde, nos bénévoles sont ex-trê-me-ment dévoués mais ter-ri-ble-ment débordés.

— Oh non...

- Que voulez-vous au jusse ?
- Simplement, comme je vous l'ai dit, adopter une dame au caractère difficile, fédéralisse autant que possible.
- Et... pour faire quoi ?
- Rien de particulier, je lui lirais des histoires.
- Excusez-moi... Non, ma petite Madame Tremblay, c'est pas ta chambre ici ! ...Fédéralisse, c'est pas difficile à trouver chez nous. Mauvais caractère, chu pas sûre de bien saisir...
- Carrément grincheuse.

Elle semble se questionner sur l'état de ma santé mentale. Je vais être jetée d'un moment à l'autre. Je m'empresse donc de lui soumettre une liste de noms de personnes qui pourraient attester que je ne suis pas du tout gérontophile. Je lui présente mon arbre généalogique au grand complet, des racines jusqu'aux feuilles les plus récentes en lui certifiant qu'il est cent pour cent bio. Je la complimente sur les affiches de mer et de palmiers qui décorent son bureau et sur l'atmosphère de joie de vivre qui nous saute au visage dès que l'on pose le pied dans l'établissement. Elle semble rassurée. En effet, les membres du personnel sont de vé-ri-ta-bles rayons de soleil, elle va voir et me téléphoner. C'est ainsi que deux semaines plus tard, je fis la connaissance de madame Yvonne Bouchard, la toute petite terreur des lieux, qui m'examina avec ostentation.

J'inscris mes visites dans un calendrier immuable en suivant à la lettre les conseils que Saint-Exupéry dispense au Petit Prince. J'interroge la vieille dame

sur ses goûts littéraires. Elle coupe court à toutes mes tentatives d'investigation :

— T'as pas l'air de te rendre compte que nous autres, dans le temps, on travaillait, ma petite fille. On restait pas en place assez longtemps pour ouvrir un livre. Quand on finissait par s'asseoir, on reprisait, on tricotait, on berçait un petit, tu sauras.

La semaine suivante, je me présente donc à la résidence, *Le Survenant* sous le bras. Mais oui, elle s'en souvient, elle l'a suivie à la télé, cette série, comme tout le monde.

— Coudon, tu penses-tu que chu Alzheimer ?

Durant nos rencontres subséquentes, je lui déverse dans les oreilles, par petites doses, les péripéties de la vie au Chenal du Moine depuis l'arrivée de l'extravagant héros de Germaine Guèvremont. Mon auditrice ne bronche pas, ne manifestant ni contentement ni lassitude. Les seuls moments où elle réagit, me signifiant alors qu'elle n'a pas sombré dans le coma, c'est quand je bafouille ou m'emballe en défilant le texte à la manière d'un cheval qui part à la belle épouvante, comme elle dit, en me priant instamment de reprendre le passage escamoté. L'histoire se conclut enfin, quelques semaines plus tard, et madame Yvonne me demande, le sourcil relevé, si je compte poursuivre avec *La Famille Plouffe* ou *Le temps d'une paix*. J'ai ma petite idée.

Le dimanche suivant, quand je frappe à sa porte, elle est assise le nez collé sur la télé et écoute, avec attention, Roger Auque commenter le dernier attentat

en Irak. Elle ne se retourne pas lorsque je la salue. J'en profite pour fouiner. Je scrute la seule photo qui orne le mur. Elle pose, imperturbable, aux côtés de son époux, parmi leurs six enfants. Elle doit friser la quarantaine alors et affiche déjà un air grave. Elle n'est pas là pour rigoler.

— C'est votre famille ? Voulez-vous me les présenter ?

— Ça te donnerait pas grand-chose. Mon mari est mort pas longtemps après. Les autres sont éparpillés icitte et là.

— Ça vous fait une belle grande tribu.

— Ah ça, tu peux le dire ! Tu devrais les entendre quand y viennent, y ont toute quelque chose à me reprocher. Chu la pire mère au monde. Leurs problèmes, c'est à cause de moi, mais leurs bons coups, y en sont les seuls responsables. Quand je regarde cette photo-là, je vois de la sueur, de la chicane pis un grand trou au milieu.

— Un trou ? Y avait des absents, le jour de la photo ?

— Tu peux pas comprendre. Coudon, tu fais-tu une enquête, toi ?

Quelques œillets trônent sur sa commode.

— Vous avez reçu des fleurs ?

— On peut rien te cacher. C'est ma fille qui est venue se plaindre de moi, hier. Elle arrive deux fois par année avec son petit bouquet, pis ça lui donne le droit de me tomber dessus. Chut ! Écoute. La guerre est rendue à Montréal, ça se tire dins rues.

Puis, la lectrice des nouvelles nous apprend que *Le cri* de Munch a été dérobé, en plein jour, dans son musée d'Oslo. J'ai moi-même la bouche ouverte d'étonnement et laisse échapper un oh !

— Quessé que t'as ?

— Imaginez la stupéfaction des visiteurs : ils devaient ressembler eux-mêmes au personnage du tableau. Les bandits aussi, avec leur cagoule et le trou pour la bouche. Le cri volé...

Elle fronce les sourcils en guise de réponse.

J'ai apporté *Cet été qui chantait*, de Gabrielle Roy. Le dimanche du quatrième chapitre, je propose à madame Yvonne de l'amener sur les lieux mêmes où Gabrielle l'a composé, dans la balançoire, près de son chalet de Petite-Rivière-Saint-François.

— T'es-tu folle, toi, coudon ? C'est au moins à dix milles !

Malgré le petit vent d'ouest et tous les risques de courants d'air qui nous menacent, elle accepte de m'accompagner en m'avertissant bien que ce sera de ma faute si elle attrape son coup de mort et que d'un autre côté, qu'est-ce qu'a fait encore su'a terre, veux-tu ben me le dire ?

Franchement, elle ne critique presque pas ma façon de conduire. Elle semble tout absorbée à dévorer le paysage, comme une recluse échappée de sa cellule, fuyant la morbide perspective que lui impose son unique fenêtre. Une auto obstrue l'entrée de

l'ancienne maison de Gabrielle. Je stationne en retrait. Nous apercevons la balançoire, mais ne pouvons pas aller nous y asseoir. De toute façon, elle refuserait de sortir, à cause du vent.

Je commence ma lecture et, pour la première fois, je réussis à laisser chacune des nombreuses images que le récit exhale, occuper tout l'écran géant que l'auteure déploie devant nos yeux. Je lis enfin comme on respire à pleins poumons. Les mots franchissent mes lèvres et s'envolent, diaphanes et légers, pour se laisser dériver dans l'espace, aux côtés de Jeannot-La-Corneille, accroché au cerisier de Gabrielle, que le vent balance de plus belle. Elle ne bronche pas, mais je constate, du coin de l'œil, que ma vieille compagne guette le coup de fusil fatal et les cris des oiseaux vengeurs surgissant des quatre coins de l'air.

Nous rentrons en silence. En descendant de l'auto, elle s'exclame :

— Regarde !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Une grosse corneille s'est posée sur le mur du cimetière, en face, et croasse à qui mieux mieux.

— Tu vois pas, là ? C'est la corneille de Gabrielle ! T'as-tu le temps qu'on traverse ?

Nous franchissons le portail sans importuner l'oiseau qui continue d'égrainer sa litanie de revendications. Nous parcourons très lentement les allées comme si nous visitions le village.

— Je connais plus de monde de ce côté-citte de la clôture que de l'autre. Mes parents, mes frères, mes sœurs ; là-bas, c'est mon mari. Tu vois, y sont tous là. Y resse jusse moi.

— La personne qui manque au milieu de la photo est ici, elle aussi ?

— Non... A doit avoir une couple d'années de plus que toi.

Elle se tait un long moment. Je regarde par terre et retiens mon souffle. Elle reprend, dans un filet de voix :

— Quand ça a commencé à paraître, y m'ont envoyée su ma tante, à Québec. J'ai même pas pu la prendre une minute, y me l'ont arrachée, pis y sont partis avec, comme des voleurs. J'ai jusse eu le temps de l'entendre crier, pis c'te cri-là, je l'ai encore dins oreilles comme si c'était hier. Y a personne de vivant qui sait ça, t'as-tu compris ?

Je lui tiens le bras et elle se laisse faire. En ressortant, la corneille est toujours à son poste, tranquille, cette fois. Je lui lance :

— Envoye, Jeannot, crie !

— Ouais, crie donc, Jeannot ! approuve madame Yvonne.